

---

## Élaboration et usages des matériaux dans les sociétés de l'Afrique ancienne : l'exemple du cuir chez les peuples du Nord-Cameroun

*The Development and Usage of Materials in Ancient African Societies: Leather in Northern Cameroon*

**François Wassouni**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/5807>

DOI : 10.4000/ephaistos.5807

ISSN : 2552-0741

**Éditeur**

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2016

Pagination : 64-77

ISSN : 2262-7340

**Référence électronique**

François Wassouni, « Élaboration et usages des matériaux dans les sociétés de l'Afrique ancienne : l'exemple du cuir chez les peuples du Nord-Cameroun », *e-Phaïstos* [En ligne], V-2 | 2016, mis en ligne le 15 mars 2020, consulté le 18 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/5807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ephaistos.5807>

---

Tous droits réservés

## **Élaboration et usages des matériaux dans les sociétés de l'Afrique ancienne : l'exemple du cuir chez les peuples du Nord-Cameroun**

François Wassouni  
Université de Maroua  
Département d'histoire

### **Introduction**

A travers l'histoire, la transformation des matériaux divers en des produits utiles pour les hommes est une constante continue. De nombreux travaux de recherche ont permis de se rendre compte de cette réalité historique. La notion d'*homo faber* utilisée par des auteurs comme Henri Bergson, renvoie à cet homme qui a la capacité de fabriquer des outils. A ce propos, il écrit : « En définitive, l'intelligence, envisagée dans ce qui paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer les objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication »<sup>1</sup>. Depuis la préhistoire, les hommes ont élaboré des savoirs et des savoir-faire pour exploiter aussi bien les ressources végétales qu'animales pour leurs besoins vitaux. Le continent africain, berceau de l'humanité, est riche en données relatives à cette question : la tradition orale, ainsi que les vestiges matériels conservés dans des musées, par des particuliers ou issus de fouilles archéologiques<sup>2</sup>. Nombreux sont les matériaux qui étaient transformés selon des techniques spécifiques à des fins sociales diverses : le bois, le fer, les fibres naturelles végétales telles que le raphia, le coton, le bambou, les feuilles et écorces d'arbre, entre autres. Au rang de ces

matériaux figuraient en bonne place les peaux qui étaient transformées en cuirs dont les usages étaient multiples<sup>3</sup>. Dans de nombreuses sociétés de l'Afrique ancienne, l'artisanat du cuir était un secteur florissant, faisant appel à des techniques qui variaient d'une région à une autre, en fonction des ressources qu'offrait l'environnement. Cette réflexion se propose d'analyser les techniques de transformation de ce matériau d'origine animale et ses différents usages dans le Nord-Cameroun d'avant le XIX<sup>e</sup> siècle, région sur laquelle nous menons des recherches depuis plus d'une décennie. Comment étaient transformées les peaux en cuirs dans les sociétés du Nord-Cameroun d'avant l'avènement de l'Islam et de la colonisation européenne ? Comment ces cuirs étaient-ils à leur tour utilisés dans la confection d'objets divers ? En d'autres termes, quelles étaient les techniques d'élaboration et d'usage des cuirs dans les sociétés anciennes de cette région ? C'est autour de cette série d'interrogations qu'est bâti ce travail, dont l'élaboration s'appuie sur l'exploitation des documents écrits, des témoignages oraux, et des vestiges matériels conservés au Musée d'art local de Maroua ainsi que dans les chefferies des localités de Mokolo, Kaélé, Lara, et Mora.

Ce texte est divisé en deux parties : la première présente la typologie des peaux et les techniques de

production du cuir, la deuxième met en exergue les différents usages du cuir.

### **Typologie des peaux et techniques de production du cuir**

La production renvoie aux différentes techniques qui permettaient d'obtenir le cuir. Mais avant de les aborder, il importe de présenter les types de peaux utilisées dans le Nord-Cameroun et leur provenance.

#### *Les types de peaux utilisées et leur provenance*

Selon les sources orales recueillies, les peaux travaillées étaient d'une part celles d'animaux domestiques, et celles de faune sauvage d'autre part<sup>4</sup>.

Les animaux domestiques étaient les bœufs, les moutons et les chèvres. Cela sous-entend dès lors une activité pastorale en amont. En parcourant les travaux de certains auteurs<sup>5</sup> et les sources orales recueillies chez plusieurs groupes ethniques, il ressort que l'élevage est une pratique ancienne dans les sociétés du Nord-Cameroun, qui a pris de l'importance avec l'arrivée et l'implantation des pasteurs Peuls entre les XV<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Plusieurs peuples élevaient ces animaux pour des buts alimentaires, rituels, de fabrication de matériel militaire, et vestimentaires.

Chez les montagnards des Monts Mandara, les chèvres, en-dehors de l'alimentation, étaient sacrifiées lors des funérailles. Les bœufs pour leur part méritaient une attention particulière. Ils étaient abattus lors des sacrifices aux ancêtres à l'occasion de la fête du *Marey* ou fête du taureau<sup>6</sup>.

En ce qui concerne les animaux sauvages, antilopes, buffles, panthères, hyènes, lions, varans étaient surtout ceux dont les peaux étaient sollicitées. Ces dépouilles de bêtes provenaient essentiellement de l'activité cynégétique qui occupait une place importante dans la vie de ces sociétés. Dans certaines d'entre elles, il existait

même des corporations de chasseurs qui étaient très respectées. C'est le cas par exemple de la société Moundang<sup>7</sup> dans laquelle, dans le courant de l'année, il existait une saison de la chasse qui s'inaugurait et se refermait par des rites et des fêtes<sup>8</sup>. Au demeurant, il existe des mythes et légendes sur les origines de ces peuples, qui font d'eux des chasseurs par excellence. Les aventures de chasse les ont amenés à se sédentariser et fonder des entités qui existent encore aujourd'hui<sup>9</sup>.

Ainsi, la chasse permettait non seulement de fournir de la viande pour la consommation, mais aussi des peaux, des cornes, des poils, des sabots qui étaient sollicités pour des usages divers. « Autrefois les animaux tels que le lion, la panthère, la biche, l'éléphant n'étaient pas seulement recherchés pour leur chair, mais aussi pour leurs peaux, leurs os et leurs poils qui étaient utilisés pour la fabrication des colliers et des bracelets », écrit Fanta<sup>10</sup>. Dans sa réflexion sur la chasse, Christian Seignobos qualifie ce type de chasse, qui était d'actualité dans les sociétés du Nord-Cameroun d'antan, de « coutumière » ou de « subsistance »<sup>11</sup>.

Les peaux énumérées ci-dessus étaient directement utilisées sans transformation comme linuels pour les enterrements, la fabrication des tambours (enlèvement du pelage des peaux fraîches qui recouvrent de ces instruments dès qu'elles sèchent), des guitares, séchées pour servir de matériel de couchage ; elles pouvaient aussi être tannées avant d'être utilisées, selon des techniques propres à chaque groupe ethnique<sup>12</sup>.

#### *L'élaboration du cuir chez les Guiziga, Moundang, Toupouri et Massa*

La première démarche dans le travail des peaux et cuirs était leur prélèvement. En effet, le dépeçage des bêtes abattues devait se faire avec beaucoup de prudence pour ne pas les perforer, au risque d'avoir une peau de moindre valeur.

Chez les Guiziga, le tannage commençait par le trempage de la peau de mouton, chèvre ou d'animal sauvage dans de l'eau pendant quelques deux ou trois semaines. Le dispositif utilisé était constitué de gros canaris ou de grands vases en argile. Après avoir passé ce temps dans ce dispositif, la peau était enlevée et débarrassée des poils à l'aide d'une pierre tranchante ou d'un couteau. Par la suite, on recourait aux produits tels que l'huile de caïllédrat et l'argile rouge pour le traitement de ces peaux<sup>13</sup>. Cela rappelle les techniques du Néolithique où les huiles telles que les graisses d'animaux, de poissons ou de mammifères marins servaient à tanner les peaux<sup>14</sup>. Ce sont les acides gras insaturés présents dans l'huile qui interagissent avec la protéine présente dans la peau : le collagène. Les aldéhydes formés par l'oxydation de l'huile, se combinent au collagène et le rendent chimiquement stable, d'autres agents interviennent et "polymérisent" les fibres<sup>15</sup>. En pays guiziga, après l'application de l'huile sur la peau, celle-ci était étalée au soleil pendant deux à trois jours. Puis suivait le piétinement qui marquait la fin de la transformation ou l'obtention du cuir. On peut se poser des questions quant à la durée de tannage qui semble très courte, comparativement à ce qui faisait dans d'autres aires géographiques où le processus prenait plusieurs mois avec un trempage continu dans le liquide<sup>16</sup>. Mais les informations recueillies dans le milieu étudié ne disent pas plus que ce qui a été présenté précédemment au sujet du tannage. Une fois le cuir prêt, une teinture rouge lui était appliquée avant son utilisation. Celle-ci était obtenue à partir d'une espèce de mil dont la tige de couleur rouge était d'abord écrasée et plongée dans un vase contenant une quantité d'eau, et ce, pendant deux à trois jours. Pour ce faire, le cuir y était plongé pendant quelques heures et se colorait au fur et à mesure qu'on le remuait dans cette solution. Outre la coloration, cette solution permettait au cuir de résister aux intempéries et autres risques d'altération rapide<sup>17</sup>.

Chez les Moundang, le travail du cuir commençait toujours par la destruction par le feu des poils de la peau à tanner. On fixait des piquets aux quatre coins de la peau, qui permettaient à deux personnes qui les tenaient de la faire passer sur un feu allumé pour la circonstance. C'est une tradition qu'il fallait toujours respecter avant tout tannage, même si les informations collectées ne permettent pas de comprendre le but de cette étape. L'on peut supposer que le feu avait une influence sur les peaux à tanner dans la mesure où pendant l'Antiquité, les peaux étaient tannées grâce à la fumée<sup>18</sup>. Par la suite, on plongeait la peau dans un vase ou canari contenant de l'eau mélangée à de la cendre de bois pendant une à deux journées. Cela permettait d'affaiblir les poils qui s'enlevaient alors plus facilement lorsqu'on retirait la peau pour les racler. Entre temps, le tanneur apprêtait l'écorce d'un arbuste appelé *tessiari* qu'il écrasait. La poudre obtenue était destinée au traitement des peaux. Cette même poudre était utilisée et l'est encore aujourd'hui pour soigner les plaies, surtout lors de la circoncision des enfants. La peau était plongée dans un canari contenant de l'eau mélangée à la poudre évoquée plus haut. La durée variait entre une et deux semaines, voire plus. Plus la peau passait de temps dans cette composition, plus elle permettait d'avoir des cuirs d'excellente qualité. Puis, elle était retirée, lavée et étalée au soleil pour le séchage. Quelques heures après, le tanneur enlevait les peaux étalées pour les enduire d'huile d'arachide ou de graisse extraite d'animaux abattus, pour un autre étalage au soleil. La dernière étape consistait à enlever les cuirs enduits d'huile et séchés pour les piétiner. Le tannage était ainsi terminé, sauf si le tanneur voulait teindre les cuirs. Les couleurs existantes étaient le rouge et le noir, qui s'obtenaient à partir de la récolte de certaines espèces de mil, dont les tiges écrasées étaient mélangées à de l'eau pendant deux à cinq jours. Le mélange, fait dans un autre canari, était soigneusement fermé. Chaque jour, le tanneur l'ouvrait et le remuait avec un petit bâton. Par la

suite, les peaux y étaient plongées pendant une journée et prenaient la couleur désirée<sup>19</sup>.

Certaines plantes utilisées pour teinter les tissus fabriqués par les tisserands, dont le nom traditionnel est le *masselay* en Moundang ou l'indigo, étaient aussi sollicitées. L'indigo s'obtenait à partir des feuilles d'*Indigofera arrecta* ou de *Lonchocarpus cyanescens*. Il se fabriquait dans un puits *lag masselay*, profond de 3 à 4 mètres et d'environ 80 cm de diamètre. A l'intérieur de ce

puits, on versait donc les feuilles de ces plantes, mélangées de cendre, de poils de cabris, des écorces d'un arbre appelé *cene* et de feuilles de mil rouge ou *goo zeemiri* séchées au soleil et pilées. Le tanneur versait ensuite de l'eau sur le mélange en y ajoutant de la potasse, en la remuant. Quatre à cinq jours après, tous les débris que contenait le puits à indigo étaient enlevés pour obtenir seulement de l'eau colorée. La peau ou le tissu à coloration rouge passait quatre à cinq heures dans cette eau, tandis



Figure 1 : Représentation de la forme ancienne de tannage des peaux au Nord-Cameroun.

© Gadmer, Frédéric (code opérateur armée H), Archives photographiques (Médiathèque de l'architecture et du patrimoine), CMN (Non datée).

qu'il fallait une journée entière pour obtenir le noir<sup>20</sup>. Chez les Massa et Toupouri, les fruits d'*Acacia scorpioides*, les racines d'*Annona senegalensis* et l'huile extraite des graines de *Jatropha gossypifoli* étaient les principaux produits qui permettaient de tanner les peaux. Et si l'on voulait obtenir par exemple les peaux tannées en rouge, ce sont les fruits de *Cassia singuena* qui permettaient quant à eux de teindre le cuir en rouge<sup>21</sup>. Il faut préciser que le choix de ces couleurs était fonction de la disponibilité des intrants de teinture.

Ce qui précède montre que les peuples de cette partie de l'Afrique ancienne maîtrisaient les rouages de la transformation des peaux en cuir, de même que bien d'autres peuples africains, si l'on s'en tient à certains écrits sur l'histoire de l'Afrique<sup>22</sup>. Le matériel de cet art provenait pour la plus grande part de l'environnement, à savoir les racines d'arbre et leurs écorces qui sont brutes, et les produits ayant été travaillés par l'homme dont les huiles (voir figure 1). La nature jouait ainsi un rôle primordial dans cet artisanat local qui permettait la confection de nombreux objets aux usages multiples. Les espèces végétales qui permettaient la transformation de la peau n'étaient pas les mêmes partout. Elles variaient en fonction du couvert végétal qui entourait les différents peuples.

Dans les civilisations nomades d'Afrique, les gousses et écorces d'*Acacia nilotica* et d'*Acacia eberbergiana* étaient largement utilisées<sup>23</sup>. On parle alors de l'arbre à tanin<sup>24</sup>. Au premier millénaire avant Jésus-Christ, les peaux commencèrent à être tannées avec des écorces de bouleau auxquelles était ajoutée de l'huile de ce même arbre, en Europe centrale, ce qui permettait d'obtenir du « Cuir de Russie » à l'odeur très caractéristique<sup>25</sup>. En France par exemple, le chêne, le salpêtre ont été utilisés comme des tanins pendant des siècles avant l'avènement des produits chimiques<sup>26</sup>.

Après le déploiement de l'arsenal technique d'élaboration des cuirs, ce matériau était par la suite

sollicité dans la confection d'une diversité d'objets utilisés dans plusieurs domaines. Mais au préalable, le cordonnier devait procéder au choix et au découpage des cuirs en fonction des objets à fabriquer. Le matériel de travail étant constitué de couteaux, de pierres et de morceaux d'os soigneusement taillés et aiguisés sous forme de lames. En termes de fils, ce sont les cuirs découpés en de petits lacets très fins qui en tenaient lieu. Ils servaient ainsi à assembler les différents objets à confectionner par les cordonniers.

### Les différents usages du cuir

A base de cuir étaient fabriqués plusieurs objets à usages militaire, vestimentaire, rituel et occulte. Il ne s'agit là que de quelques exemples. Mais il faut d'ores et déjà signaler ici que les informations sur les différents procédés de fabrication de tel ou tel objet sont très rares, les sources écrites étant inexistantes et les sources orales peu édifiantes.

#### *Dans le domaine militaire*

Le cuir intervenait dans la fabrication de certains instruments et équipements militaires. Ca da Mosto écrit que dans l'Afrique ancienne, le cuir servait à fabriquer dans ce domaine les boucliers, les fourreaux pour couteaux, sabres, carquois, les sandalettes pour guerriers, les arcs et casques<sup>27</sup>. Dans l'Extrême-Nord du Cameroun, l'on retrouvait ces mêmes objets dans de nombreuses sociétés, confectionnés selon des techniques propres à tel ou tel peuple<sup>28</sup>.

Dans la société mofu où les guerriers représentaient une catégorie importante, les boucliers en cuir de taille moyenne figuraient en bonne place dans l'armement. Les chefs de combat, hommes d'une certaine bravoure, étaient désignés par le terme *bi gaola*. Ils méritaient une attention particulière de la part du prince. Outre le grand bouclier qu'ils détenaient, ces hommes attachaient autour des reins à chaque bataille une peau de

panthère tannée en conservant les poils, qui leur était confiée par le prince. Cette peau de fauve avait un double objectif. Elle terrifiait d'abord les ennemis à cause des pouvoirs mystiques qui étaient attribués à la panthère chez ces peuples. Aussi, le simple fait de voir les guerriers mofou vêtus de peau de ce redoutable félin faisait croire à leurs ennemis qu'ils avaient une supériorité évidente, et ceux-ci ne tardaient pas à détalier<sup>29</sup>. La peau de panthère que revêtaient les guerriers ne constituait pas une armure en tant que telle, mais avait ici une vocation tactique.

Les Toupouri faisaient usage des cuirs pour en

faire des lamelles utilisées sous forme de cordes pour les arcs, de boucliers, mais aussi et surtout pour confectionner des « peaux de cabris » qui tenaient de lieu de culottes destinées à être utilisées comme uniformes de guerres, portées autour de reins<sup>30</sup>.

Chez les Moundang, les peaux d'animaux en général étaient prisées. Et lors des fêtes, le chef du village les collectait pour les distribuer aux guerriers qui les travaillaient pour en faire des chaussures, des boucliers, des outres à eau, des carquois. Tous ces éléments occupent une place de choix dans l'équipement militaire local (voir figure 2). Panya



Figure 2 : instruments de guerre anciens photographiés au Musée privé du Lamidat de Lara en pays moundang. © Palaï, Lara, 2006.

Pandama souligne que « les peaux dépassent largement le cadre d'une simple parure pour devenir une arme, voire le symbole de la guerre. Par le biais des sandalettes, la peau permet au soldat de résister aux épines et facilite son déploiement sur le champ de bataille. Par le truchement du bouclier, elle protège le guerrier contre les flèches. Enfin, par le canal des carquois qui tiennent lieu de chargeurs, elle confère un potentiel offensif à l'archer Moundang »<sup>31</sup>.

Deux autres éléments que sont les outres à eau en cuir (voir figure 3) évoquées plus haut et les amulettes, en dehors d'autres usages dans la société, jouaient un rôle important dans les armées

traditionnelles. Les outres permettaient aux guerriers, qui les accrochaient aux épaules, de se désaltérer en cas de soif. Trois à cinq litres d'eau pouvaient y être conservés, et ce récipient rendait son contenu toujours frais. C'étaient en quelque sorte des réfrigérateurs traditionnels. Leur fabrication commençait dès l'abattage de l'animal. Il fallait des spécialistes pour le dépeçage qui devait se faire avec une très grande prudence, car la moindre blessure de la peau par le couteau la rendait inutile pour la fabrication des outres. Généralement, les peaux d'animaux sauvages comme l'antilope étaient très recherchées à cause de leur résistance et durabilité<sup>32</sup>. Les amulettes, faites de poudres des



Figure 3 et 4 : Outre en cuir servant à la conservation de l'eau © Pierre Fadibo et Djondiné, Garey-Kaélé, août 2009.



racines et écorces de certaines plantes, ou des parties de certains animaux, étaient contenues dans des bourses en cuir<sup>33</sup> et servaient quant à elles d'éléments de protection. Attachées autour des reins ou sous la forme de bracelets aux bras, au cou ou aux pieds, elles avaient de manière spirituelle un effet galvanisant et étaient susceptibles de lutter contre la peur, d'empêcher les blessures dérivées des coups de flèches des ennemis et d'effrayer l'adversaire. En bref, elles conféraient le pouvoir de faire face et de résister à diverses rudes épreuves.

Enfin, il faut terminer l'évocation de ces matériels militaires en cuir par les cordes d'arcs et des sacs qui étaient portés en bandoulière et permettaient aux guerriers d'y mettre des objets utiles pour leurs campagnes<sup>34</sup>. Il importe de rappeler que l'usage du cuir dans le domaine militaire est une réalité pluriséculaire dans les sociétés humaines en général. Déjà, en Egypte pharaonique : « le cuir était certainement le produit le plus utile et le plus employé par les artisans égyptiens, qui savaient, depuis l'époque prédynastique semble-t-il, préparer et tanner les peaux. De nombreux objets en cuir ont été mis à jour [sic] lors des fouilles en Egypte, notamment des sandales, mais aussi des carquois, des boucliers, des fourreaux de poignards, des lanières tressées, des peintures murales, etc »<sup>35</sup>.

Dans les grands empires africains tels que le Mali, le Ghana, le Songhay, le Bornou, l'activité du cuir était développée et importante<sup>36</sup>.

#### *Dans le vestimentaire*

Avant l'avènement du textile dans les sociétés africaines et celles du Nord-Cameroun en particulier, les gens s'habillaient en costumes d'origine végétale (tissage des feuilles et écorces d'arbres) et animale (usage des peaux d'animaux)<sup>37</sup>. Les données relatives à l'usage du cuir pour l'habillement en Afrique ancienne sont nombreuses. Les habitants de Gao se couvraient de peaux de brebis pendant l'hiver. Les gens du Sénégal

revêtaient des « cuirs façonnés comme des hauts de chausse »<sup>38</sup>. Les premiers habitants noirs des pays du Tchad, comme tous leurs congénères du Dar-Four au Sénégal, portaient des caleçons de peau de chèvre ou de mouton. Les populations de la steppe, portaient le même costume qu'on retrouve fréquemment chez les Mangas<sup>39</sup>. La peau tannée comme costume a également été utilisée par les Wodabé, grands nomades Peuls du Bornou et du Niger<sup>40</sup>. Ces matériaux n'étaient pas utilisés pour couvrir toutes les parties du corps, mais surtout les parties intimes telles que le sexe et les fesses. Certaines catégories d'âge à l'instar des enfants étaient complètement nues. L'usage des cache-sexe faits en peau d'animaux était une pratique courante dans les sociétés anciennes de l'Extrême-Nord (voir figure 4). Il en existait plusieurs types en fonction des groupes ethniques et des catégories sociales.

Chez les Guiziga une peau **Erreur ! Signet non défini.** de chèvre faisait office de vêtement, lorsque les membres de ce groupe ethnique n'étaient pas simplement nus. Les femmes étaient vêtues d'un cache-sexe formé de lainières de cuir et d'un bouquet de feuilles (*kalafa*) leur battant les fesses<sup>41</sup>. Les filles, jusqu'au mariage, portaient une ceinture accrochée avec une légère touffe de feuillage ou une sorte de houppe ou de gland en cuir. Les hommes portaient un étui pénien généralement en paille fine et parfois dissimulé sous des pendeloques de cuir<sup>42</sup>.

Les Massa et Toupouri des rives du Logone portaient la peau de cabri<sup>43</sup>. Il s'agissait d'une peau tannée attachée à la taille par les deux pattes de devant et flottant par derrière, servant de siège plus que de vêtement. Les Toupouri ramenaient plus volontiers leur peau de chèvre vers l'avant, réalisant une sorte de slip en cuir. Certains sortaient lors des grandes occasions avec une peau garnie de ses poils, généralement celles d'antilopes, gazelles ou de cobes de Buffon, la plus grande possible, traînant par terre. Leurs femmes étaient vêtues d'un cache-sexe sous forme d'une lanière de cuir. Quant aux femmes massa, elles utilisaient une lanière de cuir constituée d'un filet roulé, serré et passé à l'ocre,

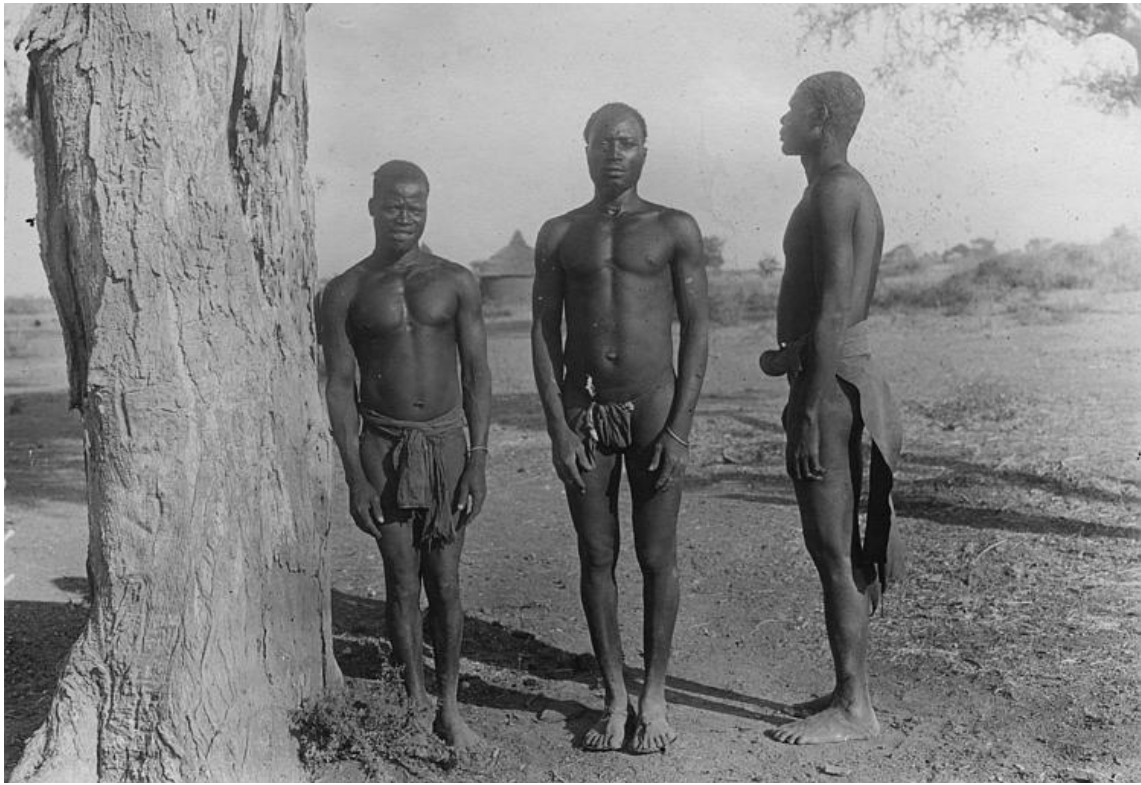


Figure 4 : Hommes de l'Extrême Nord portant des cache-sexe faits en peaux d'animaux, non daté. © Gadmer Frédéric, Archives photographiques (Médiathèque de l'architecture du patrimoine), CMN.

accroché à la ceinture en cuir devant et derrière, et appliquée entre les chairs de façon fort étroite<sup>44</sup>.

Les Moundang faisaient usage du cache-sexe *daa zaamuri* et des étuis péniers *tee djile* en cuir de chèvre, de mouton ou d'antilope<sup>45</sup>. Les chaussures, qui constituent dans une certaine mesure une parure au même titre que les bijoux, faisaient partie de la coquetterie et de l'habillement de la femme moundang. Elle portait des sortes de souliers faits essentiellement de la peau tannée de bœuf, mouton ou chèvre que confectionnait le cordonnier du village<sup>46</sup>.

Dans les Monts Mandara, le vêtement était fait d'une peau de chèvre parfois accrochée aux reins,

par derrière, voire d'une peau de bœuf pour les grands notables<sup>47</sup>. Les jeunes filles podoko portaient autour des reins des lanières de cuir, beaucoup plus longues. Généralement tirées en arrière et serrées entre les cuisses, ces lanières pouvaient atteindre quelques centimètres de long. Les femmes quant à elles, faisaient usage de ces mêmes lanières, plus nombreuses et appliquées en permanence contre le sexe, repassant dans la ceinture, en arrière, à la chute des reins. Les demoiselles mofu et matakam attachaient un petit tablier, de ficelle ocre, avec, pendue aux épaules, une peau de chèvre tannée. Les femmes revenaient aux lanières en ajoutant une coquille de fer, en

triangle incurvé, qui se portait, pendue, la concavité vers l'avant, ou bien ramenant d'arrière en avant l'extrémité de la peau qu'elles avaient dans le dos<sup>48</sup>.

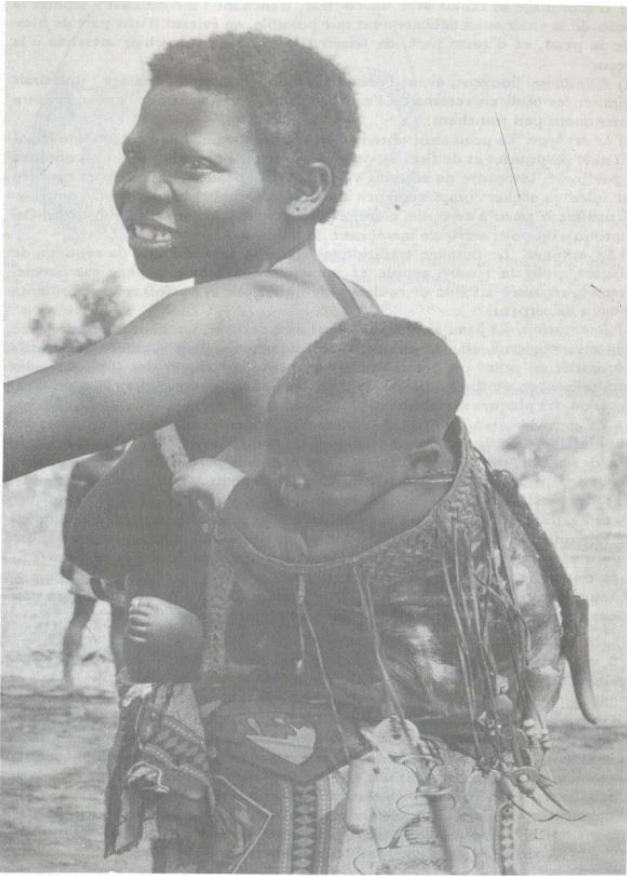


Figure 5 : Femme du Nord-Cameroun portant son bébé dans une serviette en cuir.  
© Mveng, E., 1980, p. 131.

Les jeunes filles mofu portaient autour de la taille plusieurs rangs de perles de couleurs, parfois une simple lanière de cuir et un petit cache-sexe de ficelle orné de perles, dans le dos une bande de cuir s'élargissant en forme de queue de poisson, partant des reins et battant presque les chevilles. Cet ensemble est remplacé chez les femmes mariées par une épaisse ceinture de cuir, *hutet*, faite d'une longue lanière de peau de taureau de plus de quatre mètres de long, enroulée sur elle-même encore, en un paquet épais où s'enfonçaient les formes de la porteuse. Sur les reins, une minuscule peau de chèvre protège les fesses. Appelée *babazey* et portée pendante, elle recouvrait la ceinture. Cette grosse ceinture se rencontrait d'un bout à l'autre de l'aire mofu-diamaré, chez les Gemzek, Molkwo ou Mikiri et jusque chez les habitants de Wazang, avec seulement de légères différences d'un groupe à l'autre. Ainsi, le bout de la ceinture fixé dans une bride de cuir, était laissé pendant sur le coté gauche dans la plupart des « montagnes », mais à Mboko il se retrouvait sur le coté droit. Ces tenues et la manière de les porter permettaient de différencier immédiatement une femme mofu Ngwa d'une femme mofu-Gudur ou Guiziga. Chez les Mada, les lanières étaient plutôt remplacées par un triangle d'écorce, ou plutôt d'une bande d'écorces, accrochée à une ceinture rougeâtre, en cuir, large<sup>49</sup>.

Ce large usage de peaux et cuir pour l'habillement chez les sociétés du Nord-Cameroun fait dire à Bouba Hamman que « les peaux de chèvres, moutons et d'animaux sauvages sont utilisées comme cache-sexe. Dans plusieurs sociétés du Nord Cameroun, l'habit traditionnel repose sur le slip en cuir *dedo*. Des peaux de chèvres, moutons garnies de leurs poils servent comme habillement qui bat les fesses à l'homme et dont il relève l'extrémité sur le pubis »<sup>50</sup>.

Les serviettes qui servaient à porter les nourrissons sont à ranger dans ce registre vestimentaire (voir figure 5). Elles étaient fabriquées à base des peaux tannées de bœufs, moutons ou chèvres, ou d'animaux sauvages tels

que les buffles qui étaient particulièrement résistantes. Dans les monts Mandara par exemple, les enfants étaient portés dans la peau ... sur le dos de leurs mères<sup>51</sup>. Les Moundang Toupouri, Massa, Guiziga<sup>52</sup> les Fali<sup>53</sup>, utilisaient également ces porte-bébés en cuir. Appelées *faage* ou *mbarga* chez les Toupouri, ces serviettes rentraient aussi dans le registre des éléments d'esthétique. Fabriquées en cuir à partir de la peau d'un animal, la partie centrale était teintée de kaolin rouge ou giri et entourée de cauris. Une femme qui portait son bébé dans cette serviette avait une certaine considération dans la société puisque toutes ses consœurs ne pouvaient en disposer<sup>54</sup>.

Il ressort de ce qui précède que l'habillement était tributaire de l'élevage et de la chasse. Or, les gens n'avaient pas la possibilité de posséder des animaux, qui étaient synonymes de richesse, et tout le monde n'était pas non plus chasseur. Il n'était donc pas facile d'acquérir des peaux pour la confection de ce qui tenait lieu de vêtements. C'est l'une des raisons pour laquelle les gens étaient souvent nus ou utilisaient des feuilles et écorces d'arbres pour cacher les parties intimes. Il fallait par exemple abattre plusieurs bêtes pour s'octroyer des cache-sexe pour toute une famille. Ce qui n'était pas chose facile, et les personnes plus âgées préféraient en acquérir pour eux et laissaient les enfants nus.

#### *Dans la forge, les rites et les pratiques occultes*

Le cuir intervenait aussi dans d'autres secteurs artisanaux comme la forge, la fabrication d'objets de pouvoir, ou encore dans les pratiques occultes et rituelles.

Dans la forge, les soufflets sont un des éléments clés qui permettent le déploiement de cette activité. Le feu s'attise grâce à eux. « Les soufflets, constituent l'une des pièces essentielles du travail du métallurgiste et demeurent souvent les seuls outils permanents, utilisés plusieurs fois de suite sans interruption, d'une réduction à une autre »<sup>55</sup>.

Les sociétés du Nord-Cameroun ancien tout comme d'autres sociétés africaines qui savaient forger, utilisaient le cuir pour fabriquer les soufflets. En fonction des peuples, on utilisait plusieurs types : les soufflets doubles et les soufflets quadruples. Chacun est recouvert de peau de gazelle, de mouton ou de singe chez les Kota du Gabon, de bœuf, de buffle, d'hippopotame chez les Dii du Cameroun et les Gbaya de Centrafrique, de chèvre chez les populations des Monts Mandara, de même chez les Tshokwé d'Angola. Le choix des peaux était fonction du symbolisme que les artisans attachaient à l'animal, de la résistance à l'effort exercé sur la matière tannée et de la disponibilité de la bête lorsqu'il s'agissait d'animaux sauvages<sup>56</sup>.

Pour ce qui est du pouvoir, chez les Mofu par exemple, le prince était identifié à la panthère. En cas d'abattage de ce fauve, sa peau lui revenait d'office et sa dépouille occupait une place de choix parmi les objets de pouvoir dans cette société. A l'intronisation du prince, il recevait une peau de panthère qui faisait partie des traits distinctifs par lesquels son changement de condition était souligné. « Un nouveau prince, il lui faut une épouse, une peau de panthère, un tambour ». Le prince et sa nouvelle épouse inauguraient leur existence de détenteurs de la chefferie en passant la nuit sur la peau de panthère<sup>57</sup>. La même société faisait le simulacre de faire coucher les fils des princes sur une peau de panthère tannée, un rite de différenciation de ces enfants.

L'usage des cuirs dans le domaine occulte avec les amulettes ne se limitait pas seulement aux guerriers évoqués plus haut. En général, les populations de cette région accordaient un intérêt particulier aux amulettes. Dans la mémoire collective, celles-ci jouaient un rôle de protection contre certains maux et dangers à l'instar des mauvais sorts, des maladies, des mauvais esprits entre autres. Il existait tout un art développé autour de ces objets chez les populations. Composées d'écorces, de racines et d'autres produits issus des végétaux ou d'animaux, les amulettes étaient

emballées ou recouvertes de cuir. Elles étaient portées sous forme des bracelets, de colliers au cou ou de ceintures autour de la taille. Bébés, jeunes, adultes, guerriers, les portaient pour se protéger<sup>58</sup>. Passarge rapportait dans ses récits de voyage l'usage de ces objets dans le domaine du transport des marchandises à longue distance, autrefois développé dans cette région. Certains hommes spécialisés dans le port des fardeaux des commerçants, portaient autour du ventre une ceinture de cuir dans laquelle était cousue une potion qui allégerait le poids<sup>59</sup>.

Le cuir intervenait dans les cérémonies rituelles de certains peuples, notamment la naissance et l'initiation des jeunes. Chez les Guiziga, le père d'un nouveau-né, devait sacrifier une chèvre dont la peau transformée en cuir, servait à la confection de la serviette pour le port du bébé<sup>60</sup>. Les Moundang utilisaient le cuir dans les rites d'initiation des jeunes, le *jonre* et le *kane*. De grandes réjouissances marquaient toujours la fin de ces rites et cérémonies. A l'occasion, les jeunes initiés étaient revêtus de nouveaux costumes : des cache-sexe bien confectionnés à base des cuirs de moutons et chèvres. Chaque parent se devait de trouver de bons cuirs pour habiller sa progéniture à cette occasion solennelle. Ceux qui revêtaient des cuirs de bonne qualité appartenaient à des familles aisées, tandis que les moins nantis se contentaient de quelques maigres morceaux de cuir<sup>61</sup>.

### Conclusion

Il ressort de ce travail que le cuir était un matériau important à plusieurs égards dans les sociétés précoloniales du Nord-Cameroun. Provenant de l'élevage ou de la chasse, les peaux d'animaux étaient alors transformées en cuir selon des techniques qui variaient d'un peuple à un autre. Les cuirs obtenus étaient à leur tour utilisés dans la confection des produits utilisés dans les secteurs du vestimentaire, des parures, de l'arsenal militaire, des rites et d'autres secteurs artisanaux, notamment

en rapport avec les pratiques occultes. Ce qui témoigne de la place stratégique de ce savoir-faire technique dans le fonctionnement de ces sociétés anciennes et de la maîtrise de l'environnement par les hommes de cette époque, qui l'exploitaient à des fins utiles. Cet artisanat avait un but essentiellement utilitaire et non lucratif, dans un contexte où l'économie de marché ne faisait pas partie des réalités de ces peuples. La conservation des objets fabriqués depuis ces époques à certains endroits aujourd'hui montre qu'il s'agissait d'une technique assez perfectionnée qui gagnerait à être réexpérimentée, étant donné que les produits de l'artisanat du cuir actuel se détériorent très vite. Aussi convient-il de relever que les matériaux et les objets techniques du passé constituent des sources par lesquelles les historiens peuvent remonter dans le temps, surtout en Afrique où les sources écrites pour écrire l'histoire ancienne font défaut. L'histoire du Cameroun et surtout du Nord-Cameroun gagnerait à utiliser cette piste, étant donné qu'elle manque cruellement de sources en ce qui concerne la période antérieure au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

1 BERGSON H., *L'évolution créatrice*, (1907), Éd. PUF, coll. "Quadrige", 1996, chap. II, pp.138-140.

2 KI-ZERBO, J., (dir.), *Histoire générale de l'Afrique noire, Vol 1, Méthodologie et préhistoire africaine*, Paris, Unesco, 1980.

3 KI-ZERBO, J., *Histoire générale de l'Afrique d'hier à demain*, Paris, Hatier, 1978 ; Djibril Tamsir Niane, *Le Soudan Occidental au temps des grandes empires (XIe-XVIe siècles)*, Paris, Présence Africaine, 1975.

4 Enquêtes menées par nous-mêmes auprès des Mafa, Mofou, Moundang, Toupouri, Massa, etc) entre 2007 et 2012.

5 LEMBEZAT, B., *Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua*, Paris, PUF, 1961 ; DE GARINE, I., *Les Massa du Cameroun : vie économique et sociale*, Paris, PUF, 1964 ; PONTIE, G., *Les Guiziga du Cameroun septentrional*, Paris, ORSTOM, 1973 ; VINCENT, J-F., *Princes montagnards du Nord-Cameroun*, T1&2, Paris, L'Harmattan, 1991.

6 LEMBEZAT, B., *op.cit.*, p. 24 et VINCENT, J-F., *op.cit.*, abonde quant à elle d'importants détails sur cette célébration rituelle ou « fête nationale des Mofu » sur laquelle elle a d'ailleurs réalisé un film intitulé « La fête du Marey chez les Mofu ».

7 ADLER, A., *La mort est le masque du roi. La royauté sacrée des Moundang du Tchad*, Paris, Payot, 1982.

8 En dehors de ces fêtes et rites chez les Moundang qu'étudient ADLER, 1982, PONTIE, *op.cit.*, et BOUBA Souka, « Les rites chez les Guiziga du Nord-Cameroun : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », mémoire de Maîtrise d'histoire, Université de Ngaoundéré, 2002 en font mention chez les Guiziga.

9 Lire la monographie des Moundang de Léré de ADLER, *op.cit.*, sur les mythes de fondation de cette royauté et Pontié, *op.cit.*, pp. 26-27 sur les origines et l'histoire du peuplement guiziga.

10 FANTA, « Parure et femme dans la société moundang du Nord-Cameroun du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1997 », mémoire de Maîtrise d'histoire, Université de Ngaoundéré, 1997, p. 8.

11 SEIGNOBOS, Ch., « L'organisation de la chasse traditionnelle dans la région de la Benoué (Nord-Cameroun), de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1950 ». (Documents non daté et sans autres références).

12 Le travail de LEMBEZAT, B., 1961, cité plus haut est riche en informations au sujet de l'usage des peaux et cuirs, même si l'auteur ne donne pas beaucoup de détails sur les techniques de transformation de ces matériaux.

13 BOUBA Souka, *op.cit.*, pp. 15-16.

14 MANN, M. I., *Méthodes artisanales de tannage*, Rome, FAO, 1978, p. 150.

15 <http://astelier-medieval-du-cuir.over-blog.com/article-1820111.html> (consultation du 25 août 2014).

16 Lire à ce sujet AUDOIN-ROUZEAU, F. et BEYRIES, S., (dirs.), *Le travail du cuir de la Préhistoire à nos jours, Actes des XXII<sup>e</sup> rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes des 18-20 octobre 2001*, Antibes, Librairie Archéologique, 2002.

17 BOUBA Souka, *op.cit.*, pp. 15-16.

18 Grong, ancien chasseur, Moundang, entretien du 02 janvier 2007 à Ding-Ding-Lara. L'informateur dispose des connaissances en matière de tannage et de confection d'objets en cuir. Jusqu'ici, il fabrique souvent des gaines de couteaux, des outres et sacs lorsqu'il en a besoin ou qu'on lui en demande. Fanta, 1997, pp. 30-31 fait un développement substantiel sur les teintures en pays moundang ancien.

19 Ibid.

20 FANTA, 1997, pp. 30-31.

21 GORMO, J., 2006, « Les plantes et l'homme dans les sociétés Toupouri et Massa du Nord-Cameroun du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles », thèse de Doctorat/Ph.D. d'histoire, Université de Ngaoundéré, pp. 156-157.

22 Des travaux comme celui de GIRI, J., *Histoire économique du Sahel*, Paris, Karthala, 1994 ; HINCHE, C., « Matière et métier. Le travail des peaux et cuirs chez les Touaregs de l'Ouest (Mali),

in AUDOIN-ROUZEAU, F. et BEYRIES, S., (dirs.), *Le travail du cuir de la Préhistoire à nos jours, Actes des XXII<sup>e</sup> rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes des 18-20 octobre 2001*, Antibes, Librairie Archéologique, 2002, pp. 99-112.

23 BERNUS, E., « L'arbre dans le nomad's land », in *L'arbre en Afrique tropicale. La fonction et le signe*, Paris, ORSTOM, 1980, p. 173.

24 Ibid.

25 [www.couteau-laguiole.com/php?module=service&pageid=42](http://www.couteau-laguiole.com/php?module=service&pageid=42) (consulté le 23 juin 2014).

26 Eva HALASZ-CSIBA, « Le tan et le temps. Changements techniques et dimension historique du tannage en France (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », *Techniques & Cultures*, mis en ligne le 04 septembre 2006, consultation du 15 septembre 2011 ; AZEMA, J.P.H., 2005, « Moulins du cuir et de la peau-Moulins à tan et à chamoiser. France XII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », in M. ZERDOUM, (dir.), *Les matériaux du livre médiéval, séminaire de recherche de l'IRHT*, Paris, IRHT, (aedilis, Actes 8) [en ligne] <http://aedilis.irht.cnrs.fr/materiaux/1.htm> ; GUILLERME, A., *La naissance de l'industrie à Paris : Entre sueurs et vapeurs. 1780-1830*, Paris, Editions Champ Vallon, 2007. L'auteur consacre tout un chapitre sur les cuirs, leurs techniques de production avec les végétaux comme tannants.

27 CA DA MOSTO cité par GIRI, J., *op.cit.*, p. 63.

28 Les travaux des auteurs suivants sont riches en détails relatifs aux objets en cuir d'usage dans l'arsenal militaire traditionnel : BAH Thierno Mouctar, 1985, « Guerre, pouvoir et société dans l'Afrique précoloniale (entre le Lac Tchad et la côte du Cameroun) », thèse de doctorat d'Etat ès Lettres, université de Paris I, Panthéon Sorbonne ; Woumo, V., « Fabrication, port et usage des armes blanches dans la société traditionnelle toupouri du Nord-Cameroun », rapport de Licence d'Histoire, Université de Ngaoundéré, 2001 ; Gïgla Garakchème, « La résistance des populations des Monts Mandara à l'hégémonie musulmane et européenne : le cas des Mada (1900-1948) », mémoire de Maîtrise d'histoire, Université de Ngaoundéré, 2003. Le chapitre IV portant sur la résistance proprement dite aborde l'armement de ce peuple dans lequel le cuir servait à fabriquer de nombreux objets.

29 VINCENT, J-F., *op.cit.*, pp. 396-397.

30 WOUMO, V., *op.cit.*, p. 13 et p. 28.

31 PANYA PADAMA, D., « Les Moundang du Nord-Cameroun et leurs bœufs : 1800-1999 », mémoire de Maîtrise d'histoire, Université de Ngaoundéré, 1999, p. 56.

32 Wandala Djouguem, notable, Mafa, entretien du 29 décembre 2006 à Marba en pays mafa ; Grong, chasseur, Moundang,

entretien du 23 décembre 2006 à Ding-Ding-Lara en pays moundang ; Fouritoing, vendeur de peaux brutes et de tabac, Toupouri, entretien du 23 décembre à Dawariga, village toupouri situé dans le *lamidat* de Lara.

33 Dans la conclusion de son travail, WOUMO, V., 2001, pp. 38-39 fait un long développement sur le blindage qui était une pratique très courant dans la société toupouri. On peut élargir sa pratique à toutes les sociétés du Nord-Cameroun du passé où un homme digne était celui qui était blindé, lequel blindage lui conférait une certaine puissance qui inspirait la crainte et même le respect.

34 LEMBEZAT, B., *op.cit.*, pp. 123-124.

35 SERGENT, F., « Le bœuf et le Nil, l'élevage bovin de l'Égypte ancienne à l'Égypte moderne », Thèse de Doctorat vétérinaire, Alfort-Créteil, 1986 (document non paginé); Roman, A., « L'élevage bovin en Égypte ancienne », in *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine Vétérinaire*, N° 3, 2004, p. 39.

36 Léon l'Africain cité par GIRI, J., *op.cit.*, p. 63 ; CA DA MOSTO cité par GIRI, J., *op.cit.*, p. 63 ; URVOY, Y., *Histoire des populations du Soudan central*, Paris, 1949, pp. 150-151.

37 Ibid.

38 DIALLO Boubacar Séga, « Economie et société dans l'empire Songhoy selon le Tarikh El Fettach », mémoire de fin d'études, 1972, p. 9.

39 Léon l'Africain cité par Giri, J., *op.cit.*, p. 63 ; Ca da Mosto cité par Giri, J., *op.cit.*, p. 63 ; Urvoy, Y., *op.cit.*, pp. 150-151.

40 Ibid.

41 PONTIE, G., *op.cit.*, p. 140.

42 LEMBEZAT, B., *op.cit.*, p. 45

43 Ibid, p. 96.

44 Ibid.

45 FANTA, 1997, p. 30.

46 Ibid.

47 VINCENT, J-F., *op.cit.*, pp. 78-79.

48 LEMBEZAT, B., *op.cit.*, p. 45.

49 VINCENT, J-F., *op.cit.*, pp. 78-79.

50 Bouba HAMMAN, « Les textiles Leppi au Nord-Cameroun : production, usages et mutations (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », mémoire de Maîtrise d'histoire, Université de Ngaoundéré, 2000. De la page 9 à la page 13, l'auteur fait un long développement sur les costumes des peuples du Nord-Cameroun qu'il appelle « costumes préislamiques ».

51 LEMBEZAT, B., *op.cit.*, p. 45.

52 Le travail de LEMBEZAT, B., *op.cit* est édifiant à ce sujet.

53 GAUTHIER, G., *Archéologie en pays fali : étude de synthèse sur l'environnement*, Paris, CNRS, 1979 ; Le projet inédit du même auteur intitulé : « Etude comparative sur les méthodes d'acquisition et d'utilisation des peaux tannées de mammifères et d'ovipares du Nord-Cameroun » est riche en données relatives aux divers usages des peaux.

54 MAÏSSAYE, R., « L'esthétique féminine dans la société toupouri du Cameroun : permanences et ruptures », rapport de Licence d'Histoire, Université de Ngaoundéré, 2001, pp. 22-23. Mveng, E., 1980, p. 131 fait mention de ces porte-nourrissons en cuir. Il illustre ses propos par une source iconographique montrant une femme du Nord-Cameroun qui porte son bébé dans cette serviette en cuir.

55 NIZESETE, B.D., « Patrimoine culturel de l'Afrique central : fondement d'une intégration régionale véritable », in Abwa, D. et al., (éds.), 2001, *Dynamiques d'intégration régionale en Afrique centrale*, Yaoundé, Presses Universitaires de Yaoundé, p. 52.

56 Ibid.

57 VINCENT, J-F., *op.cit.*, p. 687.

58 Cette pratique est encore d'actualité dans l'Extrême-Nord. Il est courant de voir des personnes porter ces amulettes ou gris-gris au cou, autour des reins, au bras. Le travail revient plus loin sur cet aspect. L'article de SAÏBOU Issa, « Sonngobe, bandits justiciers au Nord-Cameroun sous l'administration française », in *Ngaoundéré-Anthropos*, Vol. 6, Ngaoundéré, 2001, pp. 137 à 153 mentionne que la fabrication d'amulettes était et reste encore un itinéraire d'accumulation dans les contrées du Logone et Chari par exemple. Selon lui, le port des amulettes est entré dans les mœurs comme meilleurs boucliers contre les armes. Les bandits en font usage pour se rendre invulnérables et faire aisément leurs manœuvres.

59 PASSARGE, S., *Adamaoua. Bericht über die Expedition des Deutschen Kamerun-Komitees in den Jahren 1893/94*, D. Reimer, Berlin, 1895, p. 312.

60 Bouba SOUKA, *op.cit.* p. 16.

61 Ahmadou Zoua, *lamido* de Lara, entretien du 27 décembre 2006 à Lara.